

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot

A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Les débuts de M. Taft : MADRICE LÉON.
La Vie de Paris : La soirée de l'Épatant : RENE LARA.
L'impôt sur le revenu : AUGUSTE AVRIL.
La Chambre : Les Conseils de guerre : PAS-
PERDUS.
Le Sénat : A. A.
Une secousse : Du nord-est au sud-ouest.
Le Monde religieux : JULIEN DE NARFON.
Lamarck : ALPHONSE BERGET.
La grève des inscrits maritimes : A Mar-
seille : THOMAS.
Gazette des Tribunaux : Cour d'assises de
la Sarthe : Le crime des Bouchères :
GEORGES CLARETTE.
La Vie artistique : L'estampe japonaise : An-
sène ALEXANDRE.

Les Débuts de M. Taft

New-York, 3 juin 1909.

Dès le premier jour de sa candidature à la présidence, M. Taft avait adopté en bloc la politique de son grand ami M. Roosevelt, et avait formellement promis de la suivre. Cette promesse, répétée souvent, il l'a tenue à la lettre depuis son entrée en fonction il y a trois mois. Et pourtant l'atmosphère de Washington est tout autre. La politique présidentielle est bien celle de M. Roosevelt, mais c'est M. Taft qui la poursuit. Or les deux hommes étant doués de tempéraments complètement dissemblables, leurs méthodes respectives de mettre à exécution des idées qui leur sont communes ne se ressemblent guère. Lorsque M. Roosevelt voulait plier le Congrès à sa volonté, il rassemblait les journalistes, leur exposait ses vues, attaquait à fond la bonne foi de ses adversaires dans les deux Chambres et le lendemain les dépêches de la capitale mettaient le pays en émoi. Invariablement l'opinion publique favorisait M. Roosevelt, et le Congrès se soumettait.

Au lieu de combattre ses adversaires par la publicité, M. Taft les convoque à la Maison-Blanche, il emploie avec eux le moyen amical de la persuasion, dont il est passé maître, et, en général, il arrive au vrai but.

Il est vrai que le régime Taft n'est possible aujourd'hui que parce qu'il a été précédé du régime Roosevelt, et si le Président actuel trouve la voie des bons procédés praticable, c'est que son prédécesseur a déblayé la route à coups de hache. Dans Wall Street, dont Roosevelt restera longtemps la bête noire, on assure que l'usage de la pelle eût suffi. Mais le pays a approuvé l'emploi de la hache.

Aujourd'hui Théodore Roosevelt est loin. En quittant la présidence il s'était imposé un mutisme absolu sur la politique. Pour échapper à la tentation de rompre ce silence, tentation si grande pour un homme qui fut avant tout un grand prédateur, il chassa dans l'Est-Africain. Cet exil volontaire était d'ailleurs essentiel à son prestige, car qui lui restait-il à faire dans son pays en quittant un poste tel que la présidence ? Une transition s'imposait. M. Roosevelt a eu raison de la chercher aussi loin de Washington que possible.

D'ailleurs, s'il est resté l'idole du public, il a connu dans les derniers mois de sa présidence l'isolement de celui qui n'a plus de faveur à accorder. « Le Roy est mort. Vive le Roy ! » Rien n'exprime mieux l'attitude des politiciens de ce pays le lendemain d'une élection présidentielle. M. Taft, élu le 3 novembre, n'entra en fonction que le 4 mars. Pendant ces quatre mois que la Constitution américaine accorde pour leurs préparatifs à l'Élu et au sortant, les politiciens de ce pays, à part quelques rares exceptions, agissent comme si M. Roosevelt était déjà dans l'Ouganda. D'autre part, M. Taft subit un siège en règle. Les journalistes (vos quoque !) continuent bien à reproduire les discours de M. Roosevelt, mais à la troisième page. Ingratitude noire de ceux dont Roosevelt avait été la providence si longtemps.

Dès le lendemain de son élection, M. Taft tenta une grande œuvre : la conquête pacifique des anciens États esclavagistes que son prédécesseur Lincoln n'avait pu subjugué que par les armes. M. Roosevelt avait irrité le Sud par la nomination d'un nègre à la direction des douanes d'un de ses ports importants, et aussi parce qu'il avait convié à sa table Booker Washington, qui malgré sa peau noire est un des premiers citoyens de ce pays. Pour les gens du Sud, encourager le nègre à se considérer l'égal du blanc est un crime. Sur cette question si épineuse, M. Taft parla avec une franchise pleine de bon sens. Pour lui la question doit être résolue aux États-Unis par l'insurrection des noirs, par leur relèvement moral et intellectuel, non pas seulement dans leur propre intérêt, mais aussi dans celui des blancs, car l'infériorité trop grande des uns ne peut avoir qu'un mauvais effet sur les autres.

Un incident tout récent démontre à quel point la question nègre est délicate dans le Sud. Il s'agit d'ailleurs particulièrement que j'en dise un mot au public parisien puisqu'il s'agit de grève, sujet éminemment parisien depuis quelques mois au dire de la presse américaine, qui sur ce point paraît bien renseignée. Il y a dix jours la Compagnie du chemin de fer de Géorgie décida de remplacer quelques chauffeurs blancs par des nègres. Le lendemain, pas une roue ne bougea sur le réseau. Il s'agissait d'un principe cher entre tous aux gens du Sud, le principe de la « suprématie blan-

che », et sur ce point la population était d'accord avec les grévistes. La Compagnie eut beau se plaindre au gouverneur, demander la mobilisation de la milice, les trains restèrent immobiles. Son directeur ayant fait valoir que la grève avait paralysé le service postal (ces choses arrivent même en Amérique), les grévistes mirent spontanément et gracieusement à sa disposition des équipes prêtes à transporter le courrier. La population était d'ailleurs résolue à se passer de lettres plutôt que d'affaiblir ceux qui luttèrent pour la suprématie blanche. Au bout d'une semaine la Compagnie se rendit.

Aucun Président depuis la guerre de Sécession n'a pu tenter la tâche si difficile de concilier les États du Sud et de les gagner à sa politique avec autant de chances de succès que M. Taft. Pendant ses deux voyages récents à travers le Sud, son tact sans bornes, la bonté écrite sur son visage ont eu leur effet. L'autre jour, à Augusta, une jeune femme lui fut présentée pendant une réception. « Monsieur le Président, lui dit-elle, je vous aime, tout simplement. » (I just love you.) Tout le monde rit, y compris M. Taft qui rougit un peu. Il n'en est pas moins vrai que la jeune femme venait d'exprimer le sentiment de la nation entière envers le Président. A une autre occasion quelqu'un lui dit : « Monsieur le Président, nous autres du Sud, nous avons de vous la meilleure opinion du monde. Nous nous rangerons toujours de votre côté, excepté les jours d'élections. — Fort bien, répondit M. Taft, rien ne me convient mieux. Je préfère que vous soyez pour moi tous les autres jours et contre moi tous les jours d'élections, que pour moi ces jours-là et contre moi tous les autres jours. »

M. Taft a réussi à donner un ton paisible au gouvernement fédéral, si belliqueux sous son prédécesseur. Il a choisi comme ministre de la justice un de ses collègues les plus éminents du barreau de New-York, M. George W. Wickersham, qui a échangé des honneurs fabuleux contre le modeste salaire que touche l'avocat de l'Onclé Sam. M. Wickersham, successeur du redoutable Bonaparte, met dans l'exercice de ses nouvelles fonctions toute la souplesse que le caractère lui-même défendait les grands intérêts financiers. Par une seule lettre, adressée à l'un des membres du « trust » de la viande, lettre adroite, courtoise et confidentielle, il a réussi à faire cesser des abus que les procès n'auraient pu atteindre d'une manière efficace.

Dans l'état prospère où se trouve le pays, on ne parle plus guère de poursuites contre les « trusts » et les chemins de fer, ni de grèves et de luttes entre classes. Mais ce dont on parle beaucoup, c'est de la révision des tarifs douaniers. L'élaboration de cette loi me fait songer à celle de la loi de 1897, restée en vigueur depuis, pendant une brève de protectionnisme à outrance. En 1897, les manufacturiers venus à Washington faisaient queue à une porte, celle de Marcus A. Hanna, sénateur de l'Ohio, qui avait assuré l'élection du président Mac Kinley, son ami intime. Les temps sont bien changés : Hanna, mandataire des « trusts » à Washington, n'est plus. Les grands protecteurs du culte protectionniste sont confrontés par un président aussi aimable mais moins docile que William Mac Kinley. Ils ont dit à M. Taft : « Tout ce que nous avons promis au pays, c'est une révision basée sur le prix coûtant des produits américains, plus un bénéfice raisonnable. Mais nous n'avons pas dit formellement que nous diminuions les droits. » A quoi le Président leur répond : « C'est vrai, nous ne l'avons pas dit formellement, mais nous l'avons laissé entendre, ce qui revient au même. »

L'attitude de M. Taft n'est pas faite pour contenter les « trusts » et leurs amis à Washington. Mais il n'y a pas à s'y méprendre : la plutocratie dont vous a parlé récemment notre sympathique ami Ferrero n'a plus le prestige dont elle jouissait du temps du regretté Hanna. A cette époque, elle faisait la pluie et le beau temps en Amérique. On la voyait opérer de moins près qu'aujourd'hui, et on la respectait plus. Elle en profita pour tout capitaliser, y compris les avantages de la loi douanière, y compris les faveurs du pouvoir fédéral. En quelques années, les monopoles se consolidèrent sous les hauts remparts de cette loi douanière de 1897. Si les salaires augmentèrent, le public payait tout plus cher. Mais on avait escompté les bénéfices trop longtemps à l'avance, on avait émis trop de valeurs. Rien ne démontre comment les choses se passèrent à cette époque mieux que les négociations qui aboutirent à la fondation du « trust » de l'acier. Andrew Carnegie avait accordé à Henry C. Frick, son ancien associé, une option de six mois sur la totalité de sa part dans les aciéries de Pittsburgh, moyennant une première hypothèque de 150 millions de dollars. M. Frick ne réussit pas à utiliser cette option. Pendant l'année qui suivit, M. Carnegie reçut du Syndicat Morgan une première hypothèque de 400 millions de dollars en échange de la même part ! N'empêche que depuis cette époque l'extension de l'industrie métallurgique aux États-Unis a mis les valeurs du « trust » de l'acier au premier rang, ce qui démontre que M. Morgan n'est pas seulement un grand financier, mais un prophète qui a prévu un progrès industriel sans égal. Dans ce pays si riche, ce qui était impossible hier semble tout naturel aujourd'hui.

Mais il y eut une période de « digestion », période pénible. Le public, voyant baisser les valeurs d'émission récente, se demanda ce que ces valeurs représentaient, comment elles avaient été émises. Thomas W. Lawson, de Boston, vint le leur dire. Il était en lutte avec ses anciens patrons de la Standard Oil ; comme moyen de combat, il eut l'idée de raconter au public comment il avait aidé ces derniers à l'exploiter, et lui fit à ce sujet un cours juridique et financier aussi lucide que passionnant. Il présagea quelques scandales qui ne se firent pas attendre. Bientôt les grands maîtres de Wall Street eurent la parole. M. Roosevelt leur donna devant les tribunaux, devant les commissions d'enquête, et ils y passèrent à peu près tous. L'échéance était venue.

Quoi qu'en dise Wall Street, cette échéance était nécessaire, et elle a fait grand bien. C'est par elle que bien des abus ont été éliminés. D'autre part, la base essentiellement saine et solide des valeurs du pays a été démontrée. Et si M. Roosevelt a été énergique dans sa méthode de « sanitation », il l'a été pour le plus grand bien de tous.

Maurice Léon,
du barreau de New-York.

LA VIE DE PARIS

La Soirée de l'Épatant

L'autre jour, dans le palais de Compiègne je fis une visite au petit théâtre : Il est à la fois si somptueux et coquet ; avec un peu d'imagination on y évoque les fêtes intimes qui s'y donnaient lorsque la Cour, vers l'automne, se transportait au château.

Et je me plaisais à reconstituer, devant cette salle déserte et parée de la grâce mélancolique qui s'attache aux choses mortes, les délicieux spectacles que l'on y voyait autrefois, lorsque mes regards tombèrent sur un programme dont le vif élan jaillait par le temps, et que l'on avait accroché là, telle une relique. Intrigué, je m'approchai et je lus : « Ce soir lundi 27 novembre 1865, première représentation des Commentaires de César, par M. le marquis Philippe de Massa ». Suivait la liste des interprètes : marquis de Gailfret, princesse de Metternich, comtesse de Pourtales ; et plus bas cette modeste annonce : Un grenadier : Mgr le Prince Impérial...

Tout cela est loin. Près d'un demi-siècle a passé et pourtant l'aimable tradition des impromptus de Compiègne s'est continuée. Elle s'est continuée dans un autre petit théâtre très parisien et très élégant. Chaque année, en effet, le cercle de l'Union artistique organise, comme vous le savez, une représentation extraordinaire qui constitue le « great event » de la saison. Les interprètes, sans doute, ont changé depuis Compiègne, mais l'auteur des Commentaires de César est resté, lui, l'actif et fécond « revisite » d'ailleurs, il a gardé sa jeunesse et son entrain, et chaque année il apporte dans la délicate tâche que ses camarades lui confient, la verve endiablée, l'esprit alerte du fringant sous-lieutenant aux guides qui jadis mettait un sourire sur toutes les jolies lèvres...

Aussi bien la soirée d'avant-hier à l'Épatant demeurera-t-elle l'une des plus brillantes fêtes du printemps. Nous en avons signalé le succès : je voudrais maintenant vous conter ce spectacle, hélas sans lendemain, où l'on vit d'éminentes cantatrices lyriques détailler le couplet sur des airs d'Offenbach avec autant d'aisance et d'esprit que nos étoiles d'opéra, où l'on vit des chanteurs danser et des danseuses chanter, des amateurs tenir des rôles avec autant d'autorité que des comédiens de profession, où l'on entendit aussi l'air des trois Filles du Rhin du *Crépuscule des dieux*, transformé en valse languoureuse et dansé par trois petits « rats »...

Le marquis de Massa avait eu, en effet, l'idée amusante d'attribuer aux artistes les plus fêtés de nos principaux théâtres des emplois qu'ils n'ont pas l'habitude de remplir et qui nous les montraient sous des aspects inattendus. Selon l'usage, enfin, les rôles d'hommes avaient été confiés exclusivement à des membres du cercle.

La comédie, c'était Mlle Brozia ; le comédien, M. Mahot de la Querentonnais. L'exquise Gilda de *Rigoletto* s'était prêtée avec une bonne grâce et une belle humeur charmantes à cette métamorphose. Son souple talent, sa jeune et jolie voix y avaient aidé. Elle fut l'âme et la joie de ce spectacle et trouva dans le comédien un partenaire digne d'elle.

Mais revenons à la revue. Elle s'ouvrait — notez l'idée piquante — par un cotillon dansé sur la terrasse du cercle par un soir d'été. Sur l'air de la *Roussotte*, la comédie rassurait d'avance le public de la jolie façon suivante sur... ce qu'il allait entendre :

A nous par le menu détail
Les couplets qu'on aime à répandre,
Et que derrière l'éventail
On aime volontiers entendre.

A nous de risquer au besoin
Le mot des maris de Molière,
Mais sans aller jamais plus loin
Que le bon goût ne le tolère.

C'est en effet une muse de bonne compagnie que celle de M. de Massa : elle raille avec esprit mais sans l'ombre de méchanceté, et si parfois elle se risque à des plaisanteries un peu légères, du moins sont-elles si finement dites que nulle oreille ne s'en pourrait offusquer.

En revanche, l'auteur s'était complu, selon son habitude, à dépenser toute sa fantaisie dans un inépuisable défilé des actualités de l'année. C'est ainsi que nous applaudîmes le « Cambrioleur élégant » personifié par Paul Gentien, un des plus sympathiques membres du cercle, que la nature a doué d'une séduisante voix de baryton, et que nous eûmes sous les traits d'une « suffragette » la surprise délicieuse d'un début sensationnel : celui de Mlle Huguette Pearly, pseudonyme derrière lequel se dissimule une charmante jeune femme qui chante à ravir.

Puis ce fut l'éourdissante Mistinguett, en « Modèle » découragée, depuis que les musichalls font à sa profession concurrence pour le... nu. Ce fut aussi la belle Marie-Louise Derval, couronnée pour un soir Reine des blanchissouses, et tout ému du baiser

présidentiel qu'elle venait de recevoir, et de celui qui lui donna, au nom des membres du Cercle, l'heureux compère...

Voici encore le baron Pierre Despatys, personifiant dans la robe d'un uléma jovial, la jeune Turquie impatiente de moderniser Stamboul, et Wilburg Wright emmenant dans son aéroplane une nocce au Maroc.

La Revue pourtant eût été incomplète sans le défilé obligatoire des « pièces à succès ». Nous eûmes donc un « five o'clock » comme au *Figaro*, un five o'clock donné dans la Maison de retraite des abonnés de l'Opéra, ruinée par les *tutus*...

C'est une institution à créer : M. de Massa en a, dès à présent, indiqué les distractions. Elles sont fort attrayantes puisque le programme d'inauguration comportait une scène du *Bon Roi Dagobert*, finement parodiée par M. X. — soyons discrets ! — « L'Évêché » d'*Orphée aux Enfers*, chanté par Mlle Pearly à propos de *Bachus*, les trois filles du Rhin... dansantes, représentées par trois gracieuses étoiles : Mlle Meunier, Johnson et Urban ; Brasseur, dans le Roi, merveilleusement imité par le baron Despatys, qui, faisant allusion, semble-t-il, à un autre Roi, qui pourrait bien être un Empereur, chanta un couplet un peu russe sur l'air de la *Gazette de Hollande*.

Que dire aussi de cette attraction par quoi se terminait le five o'clock des retraités : la valse chaloupée, dansée par Mlle Meunier et Mistinguett ? Mais une dernière surprise nous attendait encore : un divertissement dans le camp de l'armée française au Maroc ; ce fut le bouquet, et quel bouquet ! puisque les fleurs qui le composaient étaient des étoiles ! Zambelli en gitan, Zambelli étourdissant de grâce, de charme et de virtuosité, dansa comme elle seule sait danser, entraînant à sa suite tous les petits soldats grisés, les plus jolis soldats du monde, puisqu'ils avaient été recrutés dans le corps de ballet de l'Opéra ! Vous le voyez, on s'amuse encore aux soirées de l'U. A., comme jadis à celles de Compiègne...

René Lara.

Échos

La Température

La température est en grande baisse ; hier, pendant toute la journée, le froid a été très vif sur Paris. C'est une vague de froidure qui passe sur notre région et qui nous donne comme un frisson d'hiver. Mais il faut espérer que cette désagréable sensation sera de courte durée et qu'aux premiers jours les rayons solaires en auront vite raison.

À sept heures du matin, le thermomètre marquait qu'au-dessus de zéro à 16° seulement l'après-midi. La pression barométrique accusait, à midi, 758 mm. Une vaste zone de basses pressions couvre l'Europe centrale et la Méditerranée.

Des pluies sont tombées sur le nord et le centre du continent ; en France, elles ont été accompagnées de nombreux orages dans la moitié sud.

La température a aussi baissé sur toutes nos autres régions.
Départements, le matin. Au-dessus de zéro : à Boulogne et à Nancy, 10° au Mans et à Charleville, 11° à Cherbourg, à Nantes, à Clermont, à Toulouse, à Besançon et à Lyon, 12° à Brest, à Quessant et à Lorient, 13° à Rochefort et à Bordeaux, 14° à l'île d'Aix, à Biarritz, à Cette et à Marseille, 15° à Perpignan, 18° à Orléans, 19° à Alger.

En France, des pluies sont encore probables avec temps frais.
(La température du 11 juin 1909 était, à Paris : 16° au-dessus de zéro le matin et 25° l'après-midi ; baromètre : 771 mm ; temps radieux.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Rostrenen : Kassaba ; Ulster.
Prix Bay Archer : Médor ; Orphée.
Prix Wild Nonard : Célus ; Javary.
Prix No Good : Rostia III ; Sauveur.
Prix de Beçons : Ecurie Brossette ; Lord Kildare.
Prix Bride-Abattue : Pic de la Mirandole ; Silvership.

A Travers Paris

Un port en danger.
Le bruit a couru ces jours-ci que la Compagnie transatlantique, à la suite de l'absurde grève des inscrits de Saint-Nazaire, avait résolu d'abandonner ce port.

La nouvelle est, en tout cas, prématurée, car il n'y a eu encore aucune décision prise par la Compagnie transatlantique à ce sujet ; ce qui est vrai, c'est que le projet de ce déplacement a été un instant à l'étude, et qu'il n'est point abandonné.

La Compagnie transatlantique est bien tenue, par son cahier des charges, de faire partir de Saint-Nazaire ses bateaux postaux ; et, de ce côté, rien ne serait donc changé à la situation présente.

Mais elle demeure libre de choisir, pour ce qui concerne ses services de voyageurs et de marchandises, les ports d'attache qui lui conviennent ; et si donc les inscrits de Saint-Nazaire se montrent par trop insupportables, rien ne saurait empêcher cette Compagnie de recruter ailleurs ses équipages et de transférer sa flotte commerciale en des eaux plus hospitalières...

En conséquence, que les fortes têtes de Saint-Nazaire se méfient ! On leur fera peut-être encore crédit cette fois ; mais — pour employer une formule célèbre — elles n'ont plus une bêtise à commettre...

C'est aujourd'hui qu'aura lieu, au musée d'Ennery, avenue du bois de Boulogne, l'inauguration des trouvailles nouvelles que M. Albert Gayet a faites en Égypte et qui complètent, de la façon la plus heureuse, le trésor archéologique d'Antinoë. Cette exposition est la première qui soit faite sous les auspices d'un comité de patronage constitué depuis six mois en vue de permettre à l'éminent archéologue de continuer ses belles et fécondes recherches.

Parmi de précieux documents, on verra cette année la sépulture de la pleureuse Isidora, son lacrymatoire, les lèthes des taureaux du sacrifice, dont les squelettes tout entiers étaient en place dans le tombeau.

L'inspiration de Victor Hugo.
Nous recevons, de M. Théodore Reinach, membre de l'Institut, la lettre suivante :

Avez-vous remarqué un passage bien curieux dans les lettres de Victor Hugo à Paul Meurice que vous publiez ce matin ? Ce sont ces lignes, datées de Bruxelles, 28 août 1870 :

« Il est clair qu'une bataille suprême, victoire ou défaite, Léna ou Rosbach, fera la lumière. La France a droit à la victoire, l'Empire a droit à la chute. Qui Dieu va-t-il choisir ? »

C'est la même pensée et presque les mêmes termes qu'on retrouve dans la célèbre pièce *Au moment de rentrer en France* (Bruxelles, 31 août 1870), placée en tête des nouvelles éditions des *Châtiments* :

Qu'est-ce qui va sortir de la main qui se voile,
O destin ?
Sera-ce l'ombre infâme et sinistre, ou l'étoile
Du matin ?
Je vois en France tant le meilleur et le pire,
Nuit terrible !
Car la France méprise Autriche, et l'Empire
Waterloo.

On surprend là sur le fait la gestation du poète. L'antithèse était devenue la forme naturelle de son génie. Il en était comme obsédé et l'exprimait avec la même énergie solennelle et un peu solennelle dans une lettre familière réservée à ses intimes, et dans une poésie destinée au grand public.

Ce petit alinéa de la lettre à Meurice est comme le premier jet en prose de la strophe magnifique que le poète portait en lui et qui devait, le surlendemain, jaillir de son cerveau, étincelant et casqué, comme Minerve.

Théodore REINACH.

L'épidémie.
Deux suicides de lycéens dans le même mois ! C'était l'autre semaine, ce jeune Nény, âgé de quatorze ans, élève du lycée de Clermont-Ferrand. Hier, c'est un autre petit lycéen, — treize ans cette fois, — qui se tue à Bourg-en-Bresse !

C'est trop !
Cette question si urgente encore la question que M. Maurice Barrès annonce son intention de poser au ministre. A Clermont-Ferrand, — c'est ce qui a surpris et inquiété M. Maurice Barrès, — le suicide du petit Nény se serait accompli avec la « complicité, au moins morale, de deux camarades ». Et ce serait, en effet, abominable !

A ce sujet, M. Maurice Barrès écrit au ministre :

Il y a là une indication évidente que l'état moral du lycée de Clermont n'est pas ce qu'il devrait être, et l'on en est à se demander s'il s'agit de ce seul lycée et si de graves lacunes de l'enseignement actuel de la morale ne sont pas révélées par un événement qui deviendrait alors un signe avertisseur et que les pouvoirs publics seraient bien coupables de négliger.

Puis il ajoute :

J'espère qu'il n'en est pas ainsi et que nous sommes en présence d'un fait particulier et tout local. Mais il suffit qu'il puisse en être autrement pour que vous soyez, j'en suis sûr, préoccupé d'instituer une enquête très sérieuse et très minutieuse.

Où, pourquoi ces petits êtres se voient-ils tour à tour tentés ? Pourquoi cèdent-ils à l'attrait monstrueux d'une mort volontaire ? Le problème est haut ; souhaitons que la Chambre sache s'élever jusqu'à lui, le 21 juin, jour où elle entendra la question de M. Maurice Barrès !

Nous avons signalé l'acte de vandalisme qui, à Venise, a détérioré un tableau de l'éminent peintre Albert Besnard.

Hier, M. Besnard a reçu du commissaire de l'exposition artistique de Venise le télégramme suivant :

Portrait Frantz Jourdain malheureusement gâté. Croyons pourtant réparable. Avant télégraphier avions procédé rigoureuse et minutieuse enquête. Il s'agit évidemment d'un ignoble attentat. Prière vous rendre à Venise à nos frais.

Albert Besnard a chargé un expert de se rendre à Venise et d'y apprécier le dommage qu'a subi le portrait de M. Frantz Jourdain.

Pour l'hôtel Biron.

Le mouvement continue. Les quatre conseillers municipaux du septième arrondissement, MM. A. Rendu, A. Mithouard, J. Ménard et B. Lambelin se rendront aujourd'hui chez M. Lerolle, député, afin de s'entendre sur les moyens à employer pour obtenir du gouvernement qu'il ne laisse pas morceler les terrains de l'ancien couvent du Sacré-Cœur, où se trouve l'admirable demeure. Il n'est pas possible que ces moyens ne se trouvent point.

L'expédition Shackleton.

On se souvient de la magnifique expédition du lieutenant Shackleton qui, récemment, s'avance jusqu'à 178 kilomètres du pôle Sud, et parvint à escalader les pentes glacées du mont Erebus, ce volcan qui domine de près de 3,000 mètres la terre Victoria et dont la base même n'avait encore été approchée par personne.

C'est l'*Illustration*, notre grand confrère hebdomadaire, qui publiera la première relation de cet admirable voyage. Les photographies qui accompagneront ce récit sont, dit-on, de la plus grande beauté en même temps que du plus haut intérêt. La publication en commencera à la fin du mois d'août prochain.

Toujours le Danton.

Cette question pendante depuis si longtemps entre terre et eau va peut-

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

INSTANTANÉ

M. WHITE

M. White, ambassadeur des États-Unis, est, depuis longtemps un ami de notre pays. Dans les débuts de sa carrière diplomatique, il vint à Paris comme attaché. C'était en 1870. Il a gardé un très vif souvenir des incidents qui ont précédé la guerre ; et c'est au milieu de nos malheurs — peut-être à cause de nos malheurs — qu'il a commencé de nous aimer. Depuis, il a occupé des postes importants dans plusieurs capitales. Il fut premier secrétaire à Londres, et plus tard ambassadeur en Italie.

Ainsi, M. White appartient à la Carrière, mais comme un citoyen des États-Unis peut y appartenir, c'est-à-dire sans avoir risqué de perdre, parmi les traditions et les formules, le meilleur de son originale personnalité. C'est, en effet, une chose surprenante de voir combien M. White — si pareil par l'éducation et par les manières au plus parfait gentilhomme du vieux continent — a gardé toute la spontanéité, toute la verve et toute la saveur de sa race. Il possède notre langue jusqu'en ses nuances les plus fines ; mais les idées qu'il exprime sont bien des idées américaines. M. White avait tout pour réussir à Paris. La société parisienne l'a adopté ; les ministres et les fonctionnaires du quai d'Orsay aiment ce négociateur très avisé, mais très franc d'allures. A la conférence d'Algésiras où il représentait les États-Unis, il fut à nos côtés ; maintenant, dans les pourparlers auxquels donnent lieu les questions de tarifs douaniers, il a pour devoir de sauvegarder des intérêts différents. Mais il sait que concurrence ne signifie pas forcément hostilité et destruction. Et le désir de conciliation dont on le sait animé ne peut qu'accroître son autorité dans ces pacifiques controverses. Aux mains de M. White, les intérêts politiques, moraux, économiques des États-Unis sont admirablement placés. D'autres ambassadeurs pourraient sans doute les défendre. Mais ne les rendra plus sympathiques. Il faut donc souhaiter, pour les États-Unis comme pour la France, que M. White demeure le plus longtemps possible parmi nous.

Soirée du Derby demain dimanche au théâtre Marigny. Pour rien au monde on ne voudrait manquer de se retrouver, en revenant de Chantilly, dans la jolie salle où se fait applaudir une revue des plus séduisantes. Il n'est point d'ailleurs que le spectacle de la scène pour nous attirer. Celui de la salle offrira le plus vif attrait également, les fauteuils et les loges étant dès à présent retenus par l'élite du monde parisien et les personnalités les plus en vue de la société la meilleure.

Petit à petit l'automobile fait la conquête de la Corse. Une Compagnie de transports, qui a pour titre « Omnibus du Cap Corse », et pour directeur M. Oregna, président du Tribunal de commerce de Bastia, vient de prendre, en effet, livraison de six omnibus Lorraine-Dietrich, pour assurer les communications entre Bastia, Saint-Florent et le Tour du Cap.

Voilà une bonne nouvelle pour les touristes, qui sont ainsi assurés, grâce aux excellents véhicules de notre grande marque lorraine, d'un service régulier, rapide et confortable.

Hors Paris

On télégraphie d'Agen :
M. Georges Leygues vient d'aviser M. Berger, maire de Villeneuve-sur-Lot, ville dont il est le député, qu'il faisait don de cent mille francs aux œuvres d'assistance et au bureau de bienfaisance de la localité.

Station de famille avant tout, Rhein-felden voit croître chaque année le nombre des enfants que leurs parents accompagnent pour les livrer à l'action bienfaisante et réparatrice de la cure saline. Nulle part on n'a pensé davantage à l'intéressante colonie des petits, jusqu'à leur construire une salle de réunion et de jeux pour les jours, rares heureusement, où la pluie les éloigne des admirables parcs où ils prennent leurs ébats.

Nouvelles à la Main

— On reparle de la question de protection du mont Saint-Michel.
— Encore une histoire de grèves.

En province, sur le quai de la gare :
— Vous allez à Paris, mon cher député ?

— Oui, pour les commissions...
— Celle du budget, celle des douanes ?

Le Monde & la Ville

SALONS

— Le Président de la République et Mme Fallières ont offert hier un dîner de gala en l'honneur de l'ambassade marocaine.

S. Exc. El-Mokri et les membres de l'ambassade ont été reçus avec les honneurs militaires et introduits par M. Mollard auprès de M. et de Mme Fallières, qui les attendaient, entourés de tous leurs invités, dans le grand salon de l'Hémicycle.

C'est dans le jardin d'hiver, entre la salle du Paon et la salle des fêtes, qu'avait été dressée la table, décorée avec un goût parfait, des fleurs les plus rares, par Chénier, à qui avait été confiée aussi la parure florale très admirée des autres salons.

Les convives réunis autour du Président, de Mme Fallières et de S. Exc. El-Mokri étaient : S. Exc. El-Fassi, ministre des affaires étrangères du Maroc, second ambassadeur, S. ben Abdelah, premier secrétaire de l'ambassade; Hamad El-Mokri, intendant; El-Si Mohamed ben Rhamoun, secrétaire.

M. Pichon, Caillaux, le général Picquart, Alfred Picard, le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur; le général Dastès, gouverneur militaire de Paris; le général Brun, chef d'état-major général de l'armée; le vice-amiral Aubert, chef d'état-major de la marine; les généraux Vieillard, Lyautey, Tautou; le capitaine du vaisseau Morin, le colonel Eben, commandant le 49^e de ligne; le capitaine Guio, attaché militaire à Tanger; le capitaine de Brémont, membre de la mission militaire française au Maroc;

MM. Georges Louis et Gavarly, directeurs au ministère des affaires étrangères; Dastès, chef du cabinet de M. Pichon.

M. Renault, ministre de France à Tanger; de Beaumarchais, secrétaire de la légation de France à Tanger; Marc et Benghabrit, interprètes; Destailleur, consul de France; M. Mollard, Jean Lanes, Marc Varennes, le colonel Jacquillat, le capitaine de frégate Laugier, le lieutenant-colonel Grégoire, les commandants Schlumberger, Bard et Guise, officiers de la mission militaire du Président.

Après le déjeuner, le café a été servi dans les salons, où El-Mokri et El-Fassi, qui parlent très correctement notre langue, se sont entretenus pendant quelques instants avec M. et Mme Fallières, les ministres et la plupart des invités.

L'ambassadeur et sa suite ont pris congé à deux heures un quart, et sont allés se reconduire avec les mêmes honneurs qu'à l'arrivée.

S. A. la princesse Murat donnera, le samedi 25 juin, une grande soirée à dix heures. On fera de la musique dans le jardin.

Dîner intime et des plus élégants suivi d'une réception restreinte, jeudi soir, chez M. H. Bernberg, dans son ravissant appartement, boulevard Jules Sandeau.

Parmi les invités : Duc et duchesse d'Uzès, prince et princesse de Lucigne-Faucigny, comte et comtesse de Quélen, comte et comtesse de La Riboisière, Mme Van Anden, comte et comtesse de France; M. et Mme Georges Menier, baron Lepic, M. Ricciardi, M. J. Stern, M. G. Heine, M. H. Lozé, M. Dôme, M. Guzman Blanco.

Une jeune Américaine, Mlle Chambers, douée d'une voix merveilleuse, et si sympathique, M. Gill, ont été l'auditoire sous le charme de leur délicieux talent.

— Jeudi soir, dîner chez le prince et la princesse de Lucigne-Faucigny, au nouveau hôtel de l'avenue de la Motte-Picquet, en l'honneur de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme.

Comtesse de Durfort, marquis et marquise d'Argenson, prince et princesse Guy de Lucigne, comte et comtesse Brunel, Mlle de Kermarant, duc de Rohan, prince Philippe de Camille-Chimay, baron Louis de Lagrange, comte de Cars, comte Tristan de Grainedo.

Les convives étaient : Comtesse de Durfort, marquis et marquise d'Argenson, prince et princesse Guy de Lucigne, comte et comtesse Brunel, Mlle de Kermarant, duc de Rohan, prince Philippe de Camille-Chimay, baron Louis de Lagrange, comte de Cars, comte Tristan de Grainedo.

Le dîner a été suivi d'un bal. Parmi les personnes présentes, citons : LL. AA. RR. les princes Louis et Antoine d'Orléans, le prince Michel de Bragança, S. A. la princesse Murat et la princesse Marguerite Murat, le ministre de la Guerre, le comte de Gyldestrope, le ministre de la Marine, le comte de Wedel-Jarlsberg, comte de Souza-Rosa, ministre de Portugal; le ministre de Serbie et Mme Milenko Vessitch, duc et duchesse d'Uzès, duchesse de Lorge, duc et duchesse de Mailly, duc et duchesse de Broglie, duc et duchesse de Morny, prince et princesse de Metternich, prince et princesse Ferdinand de Lucigne, prince et princesse de Lucigne, comte et comtesse de Vervigne, comte et comtesse de Montequieu, baron et baronne de Fonscolombe, comte et comtesse de La Riboisière, comte et comtesse Raoul de Quélen, comte et comtesse Jean de Segonzac, comte et comtesse de Saint-Sauveur, comte et comtesse Maurice de Cossé-Brisac, comte et comtesse de Rougemont, comte et comtesse Bertrand d'Aramon, comte et comtesse de Saint-Paul, comte et comtesse Charles de Vogüé, comte et comtesse Charles de Beauport, comte et comtesse Pierre de Durfort, comte et comtesse de Montant, comte et comtesse Stanislas de Castellane, comte et comtesse André Pastir, comte et comtesse Raoul et Gaston de Montequieu, duc de Luyne, prince de Beauvais, prince Aymon de Lucigne, prince Borghèse, prince de Cloy, prince Altieri, prince Charles de Lucigne, prince de Vagram, comte Louis de La Roche-Foucauld, comte Louis-René de Gramont, comte Bertrand de Durfort, comte Guy Le Goniche, etc.

Le cotillon a été mené par la comtesse Gaston de Montequieu et M. André de Fournières.

— Brillante réception mercredi dernier chez Mme Ambroise Thomas.

Parmi les artistes qui présentaient leur concours, Mme Nina Rameau, M. de Pontavice, les deux excellents artistes de l'Opéra-Comique obtinrent un très grand succès en chantant le duo de *François de Rimini* et plusieurs autres œuvres du regretté maître et de Camille Saint-Saëns.

— Hier jeudi, rue du Cirque, très jolie et très élégante réunion mondaine, chez Mme Paul Carron, femme de l'ancien député.

Reconnu parmi les invités : Mme Joseph Récamier, Mme l'amirale de la Maisonnette, Mme Marc du Soucy, M. et Mme Meignan, colonel et Mme de Cadoudal, comte et comtesse de Kérouart, marquis et marquise de Kernier, Jacques Betolaud, marquise de Mac Mahon, comtesse de Ramel, Sabatier d'Espéran, Kergall, Le Clère de la Brière, comtesse de Beaumont, comte de Breton, comte de Grange, comte de la Grange, le comte de Traissan, député, comte de Laregale, Aydes. Le Provost de Launay, sénateur, comte de Toulouse Lautrec, marquise de Cambefort, baronne Coché, etc.

M. et Mme Maurice Ephrussi ont donné jeudi un dîner suivi de réception intime, au cours de laquelle on a beaucoup applaudi Mme Lipowska et M. Darogoff.

Parmi les invités : Prince et princesse Murat, duc et duchesse d'Elchingen, marquis et marquise de Mun, baronne Alphonse de Rothschild, comte et comtesse de Saint-Sauveur, baron et Mme de Balthmann, marquis et marquise de Bretout, comte et comtesse Adhémar de Chevigné, baron et baronne Henri de Rothschild, baronne de Gunzbourg, baron et baronne Edmond de Rothschild, Mme d'Aston, vicomte et vicomtesse d'Origny, M. et Mme Georges Kien, M. et Mme Georges Kohn, comte et comtesse Jean de Segonzac, M. de Mun, comte Guy Le Goniche, vice-amiral Dupont, baron Hottinguer, comte de Gabiano, M. Salvago, baron Edouard de Rothschild, etc.

— Mercredi, la comtesse René de Béarn a donné un dîner suivi de soirée, tout à fait dans l'intimité, au cours de laquelle l'élégante assistance a beaucoup applaudi *Folles Amours*, de M. André Beaulieu, dont les interprètes ont été pleins de verve et de brio, Mme Jeanne Granier était, comme toujours, charmante et spirituelle, et M. Henry Mayer, de la Comédie-Française, lui a donné la réplique avec finesse.

Parmi les personnes présentes : Comtesse de Hohenhausen, duc et duchesse de Luyne, duc et duchesse de Noailles, marquis et marquise de Noailles, comte et comtesse de Biscosse, marquis et marquise de Biscosse, comte et comtesse André de Ganay, prince et princesse

Ferdinand de Fauquigny-Lucigne, comtesse Edmond de Pontalès, comte et comtesse de Galar, comte et comtesse Louis de Montequieu-Fozenas, princesse de La Tour d'Auvergne, comte et comtesse Jean de Castellane, comte et comtesse Stanislas de Castellane, M. et Mme André Beaulieu, M. et Mme du Bos, M. et Mme Jean Hennessy, M. et Mme Kien, M. et Mme Kohn, comte et comtesse Jean de Segonzac, prince de Hohenlohe, baron Raiberti, comte Primioli, prince Emmanuel Bibesco, M. Rodier, colonel Chabaud, etc.

— La comtesse Jacques de Fitz-James a donné, mercredi, un dîner suivi de soirée. Parmi les invités :

Prince et princesse d'Isenburg-Birstein, prince et princesse Rogation de Fauquigny-Lucigne, marquis et marquise de Noailles, comtesse Fernand de Montebello, comte et comtesse Gabriel de Castries, comte et comtesse de Fournières, comte Hocquet de Turlet, M. Antonelli, M. de Navenne, etc., etc.

— La matinée que devait donner la vicomtesse de Boislandry, le samedi 19 juin, est remise à une date ultérieure.

— Très belle soirée hier, chez M. Henry Simond, directeur de l'Echo de Paris. Au programme, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

Après le dîner, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis, les artistes de l'Opéra Impérial ont été applaudis.

M. Louis, directeur politique au ministère des affaires étrangères; marquis du Muni, ambassadeur d'Espagne; baron Kurino, ambassadeur de Tunisie; baron de Wedel-Jarlsberg, ministre du Nord; comte de Grepel, ambassadeur d'Italie; prince Ruspoli, chargé d'affaires d'Italie; marquis de Reverseaux, marquis de Vogüé, comte d'Haussonville, comte de Semallé, marquis de Sézanne, comte de Vandal, marquis de Bais, marquis de La Bode, M. Louis Thoulou, comte Baguenant de Puchesse, M. de Lavallée, M. de La Ville Le Roux, M. Root, etc., etc.

MARIAGES

Le mariage de M. de Foucaud, lieutenant au 20^e chasseurs, avec Mlle Yvonne de Vannose, fille du baron de Vannose et de la baronne née de Sonnavy, a été célébré mardi en l'église de Cravant (Indre-et-Loire), au milieu d'une nombreuse et élégante assistance.

Les témoins étaient pour le mari : M. de Fugny, colonel du 20^e chasseurs, et le marquis A. de Foucaud, son oncle; pour la mariée : la vicomtesse de Vannose, son oncle, et Mme de Boischevalier, sa tante.

Après le long défilé à la sacristie, le baron et la baronne de Vannose ont donné, en leur château de Sonnavy, un grand déjeuner de cinq cents couverts, servi par petites tables. Les invités ont beaucoup admiré les superbes bijoux de la corbeille et les nombreux cadeaux offerts aux jeunes époux.

En l'église de Deauville, a été célébré mardi dernier le mariage de M. Léon-Marcel Lemelle avec Mlle André Quédouville, fille de M. Quédouville, conseiller municipal.

Mardi a été béni, en l'église de Commeny, le mariage de M. Marcel Graven, lieutenant au 155^e de ligne, avec Mlle Gabrielle Durbec, belle-fille du docteur Lenez, médecin-major de première classe, médecin chef de l'hôpital militaire de Commeny.

A Saint-Gervais (Vendée) vient d'être célébré dans la plus stricte intimité, en raison d'un deuil récent, le mariage de M. Obalski de Montprey avec Mlle Thérèse Sallou.

On annonce le prochain mariage de M. Kampmann, docteur en médecine, fils de l'agent de change, avec Mlle Madeleine Bender, fille de M. Bender, administrateur de la Société française des explosifs, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Jouffray, docteur en médecine, fils de l'ingénieur des ponts et chaussées en retraite, épousera prochainement Mlle de Villégien, fille de M. Villégien.

Mlle Yvonne La Chambre est fiancée à M. Henri Blazex, ingénieur des arts et manufactures.

Dans la première quinzaine de juillet sera célébré le mariage de Mlle Ferson avec Mlle de Bernis, fille du comte de Bernis.

A La Rochelle, le 6 juin, a été célébré le mariage de M. Henri Le Guellin de La gnerolles, avec Mlle Christine Morch, fille du président de la Chambre de commerce.

Témoins du marié : M. Albert Fournier et M. Le Guellin de Lignerolles, médecin-major; de la mariée : M. Camille d'Allens et M. Franck Morch.

Le mariage de M. Raymond Lécuyer avec Mlle André Husson, sera béni le mercredi 16 juin, à midi, en l'église Saint-François-de-Sales.

Ainsi que le *Figaro* l'a annoncé, mercredi dernier, a été célébré en l'église de Saint-Galmier (Loire), le mariage de M. de Bernard de Teyssier, oncle de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, qui fut blessé en dévotant le consulat de Casablanca, au mois d'août 1907, avec Mlle Anne Forissier, fille de M. Henri Forissier et de madame née Onfrey de Vézé.

Le R. P. Peroy, ami de la famille, a donné la bénédiction nuptiale et, dans une remarquable allocution, a parlé de ces deux familles si justement estimées.

Dans la nombreuse assistance nous avons remarqué :

Mme Forissier, grand-mère de la mariée; M. et Mme Henri Forissier, M. de Bernard de Teyssier, père du marié; M. et M. Soulange-Teyssier, vice-consul; Mlle Henri Forissier, avec tous les frères et M. et Mme J. Condamin; M. de Gailhard-Banet, oncle de vaisseau; baron et baronne de Vazelles, baron et baronne de Verne, comte de Chauvane, M. Nègre, commissaire général de la marine; M. Louis de Vazelles, MM. L. de Rivière, H. de Teyssier, baronne de Vaux, M. et Mme Maurice de Boissieu, M. et Mme de Longchamp; M. Francisque et Gabriel Balay; M. et Mme R. de Saint-Paul, M. et Mme de Pons, marquis et marquise de Pons, vicomte Ch. de Pons, M. et Mme de Saint-Amand, M. et Mme de Saint-Gratien, M. et Mme J. Vincent de Saint-Paul, baron et baronne Augas de Saint-Paul, comte de Soutzans, M. de Quexieux, MM. et Mlle de Saint-Pulgent, MM. Ramel, etc., etc.

Après la cérémonie, un lunch de cent dix couverts a été servi dans les salons du château de Mme Forissier.

DEUIL

La comtesse Charles de Gouillon est décédée à Rennes, à l'âge de quatre-vingts ans.

M. et Mme Jules Hirschmann viennent d'avoir la douleur de perdre leur fille Gertrude, décédée à Saint-Malo, à l'âge de onze ans. Les obsèques ont eu lieu au Père-Lachaise.

Nous apprenons la mort : — De Mme Jules Godchaux, décédée 136, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine. Les obsèques auront lieu demain dimanche. On se réunira à la porte principale du cimetière Montparnasse, à onze heures; — De M. Jean Bartlaud, sous-ingénieur des ponts et chaussées en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Périgueux, à l'âge de soixante-quatre ans.

Interim.

M. de Hammerskjöld, ministre des affaires étrangères, a été, sur sa demande, relevé de ses fonctions. M. Linds-Arosen, ministre sans portefeuille, a été désigné pour lui succéder. M. Hugo de Sydow a été nommé ministre sans portefeuille.

Elections hollandaises

Amsterdam, 11 juin.

Les élections pour la seconde Chambre ont donné les résultats suivants : 7 libéraux, 3 démocrates, 25 catholiques, 20 protestants, 9 chrétiens historiques.

Il y a 36 ballottages entre 23 libéraux, 7 démocrates, 11 socialistes, 21 protestants, 2 catholiques, et 8 chrétiens historiques.

Aucun socialiste n'est élu.

Trop écrire nuit

Vienne, 11 juin.

Le consul général d'Allemagne à Budapest, le prince de Schenberg-Waldenburg, est le plus grand commerçant hongrois et même tous les Hongrois pour avoir adressé à son gouvernement un rapport dans lequel il donnait des renseignements déplorablement faux sur les commerçants et les commissionnaires hongrois.

A Budapest on réclame son remplacement immédiat.

COURTES DÉPÊCHES

— La reine des Pays-Bas, la princesse consort et la princesse Juliana ont quitté La Haye hier pour se rendre au château de Loo.

— Le Tsar a reçu hier le Catholique arménien.

— La Wiener Allgemeine Zeitung apprend que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, le comte de Mensdorff sera rappelé prochainement.

— Le général Espinasse, chef de la mission française aux fêtes de l'indépendance italienne, est parti de Turin pour Venise. Les autres membres de la mission sont repartis pour Paris.

— MM. Viger et Gabaret, délégués du gou-

vernement français au congrès de la laiterie, ont quitté Vienne pour rentrer à Paris.

— Les représentants de la municipalité parisienne ont quitté hier la Suède où ils ont été très fêtés pendant leur séjour.

Le budget de la guerre de l'Italie

Rome, 11 juin.

Le général Spingardi, ministre de la guerre, a pris la parole aujourd'hui pour défendre le budget de son département qui comporte une augmentation de 16 millions pour les dépenses ordinaires; d'autre part, le budget extraordinaire prévoit une augmentation de dépenses de 125 millions, divisée en cinq exercices, afin de compléter les mesures et les travaux approuvés l'an dernier par le Parlement.

Le ministre affirme que l'exécution rapide du programme du gouvernement suffira pour assurer la défense du pays et pour inspirer, non seulement le respect, mais aussi la crainte. Il annonce ensuite qu'il déposera prochainement un projet de loi sur les engagements de deux années dans toutes les armes.

Au Maroc

Tanger, 11 juin.

Le Conseil de guerre de Casablanca a jugé hier les six désertheurs qui ont provoqué l'incident franco-allemand; quatre d'entre eux ont été condamnés à cinq ans de prison; un à huit ans et un à dix ans avec dégradation militaire.

Le Sultan a ordonné à El Guebhas de faire appliquer la taxe urbaine dans les ports.

El Guebhas a transmis l'ordre du Sultan au corps diplomatique.

Le Sultan a prescrit également la mise en adjudication du monopole des tabacs. Il a ordonné à El Guebhas de notifier au corps diplomatique qu'il est disposé à reconnaître l'article 60 de l'acte d'Algésiras et qu'il a formé une commission qui arrivera prochainement à Tanger; et cette commission vérifiera les terrains achetés dans les rayons de dix kilomètres prévus. Lorsque la commission aura terminé ses travaux, Moulay-Hadid autorisera les opérations d'achats et de ventes de terrains.

Alger, 11 juin.

Le transport *Vinh-Long*, venant de Casablanca, rapatriant 250 hommes de troupes de la division d'occupation du Maroc, est arrivé ce matin.

L'effectif comprenait du génie, des chasseurs d'Afrique, de l'artillerie montée, et des troupes diverses.

Le budget russe

Saint-Petersbourg, 11 juin.

La Douane a voté l'urgence en faveur du projet de budget de l'Empire pour l'exercice 1909, puis a voté ce budget, qui s'élève à 2,941,448,978 roubles aux recettes et aux dépenses.

Les recettes permanentes s'élèvent à 2 milliards 458,740,982 roubles et les recettes extraordinaires à 682,407,996 roubles.

Les dépenses permanentes se montent à 2,658,949,417 roubles et les dépenses extraordinaires à 495,514,061 roubles.

Les Octobristes

Saint-Petersbourg, 11 juin.

La réunion d'hier du groupe octobriste a prononcé l'exclusion des députés Vladimir Lvov, Novitsky et baron Tchekassoff.

Accédant à la demande unanime des assistants, M. Gontchikoff a retiré sa démission et a repris la présidence.

Les membres du bureau ont également tous repris leurs fonctions. L'incident est définitivement clos. — René MARCHAND.

En Turquie

au Président de la République et M. Chaumet ne s'insiste pas.

Tout serait donc fini si M. Georges ne réclamait le retrait de l'urgence. Il fait observer — et en réalité sa suite aux yeux — que la loi est faite d'improvisations et d'incohérences.

On a constitué un tribunal bigarré, on peut même dire un tribunal de Carrousel. De plus, il y a dans le projet un article absolument inacceptable. M. Laroche déclare qu'en tout état de cause il votera l'ensemble du projet, mais il demande, lui aussi, une deuxième lecture. M. Charles Benoist, plus sévère, ne votera pas la loi, il refuse d'ajouter une goutte d'anarchie au tonneau qui déjà déborde.

L'ami Beniamin appuie le retrait de l'urgence, tandis que M. Jourde, opposant de trop longs retards, s'y oppose formellement.

Il va sans dire que le sous-secrétaire d'Etat combat la proposition. A ses yeux, la loi telle qu'elle est, est « une des meilleures lois républicaines qu'on ait votées jusqu'ici ». Le mot de M. Chéron encourage M. Paul Constans qui tire la morale de la discussion. « C'est, dit-il, la condamnation formelle des Conseils de guerre, dont toutes les décisions sont à l'avance et dès maintenant discréditées. »

— Alors, s'écrie M. Gast, dans ces conditions, je ne vote plus la loi.

Le ministre de la guerre estime également que M. Constans est allé trop loin. Avec de pareilles idées « il n'y aurait plus moyen d'ébaucher une réforme; tout ce qui existe actuellement serait frappé de discrédit ».

La loi rencontre un dernier accusateur dans la personne de M. Tournade qui déclare qu'elle n'est pas viable, et le retrait de l'urgence est repoussé par 374 voix contre 203.

Restent les déclarations personnelles, qui sont le complément inévitable de toutes ces liquidations législatives. Les uns expliquent pourquoi ils voteront la loi, les autres pourquoi ils ne la voteront pas, et quelques-uns pourquoi ils s'abstiennent. Le projet n'en obtient pas moins l'adhésion de 406 voix contre 50. C'est bien fini cette fois, et de divers côtés s'élèvent les exclamations habituelles de la délivrance.

La Chambre, fidèle à son indécision quotidienne, n'a pas voulu prendre son repos du samedi sans changer encore une fois son ordre du jour. Au lieu du tarif des douanes, elle discutera lundi une interpellation de M. Sévère sur la situation politique et judiciaire de la Martinique. On va en voir de belles !

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

M. Béranger a posé au début de la séance d'hier deux questions : l'une à M. Clemenceau sur l'application de la loi sur la prostitution des mineurs; l'autre à M. le garde des sceaux sur l'interprétation de l'article 271 du Code pénal qui permettait aux magistrats instructeurs de placer sous mandat de dépôt les individus arrêtés comme vagabonds et dont une circulaire récente de M. Briand met en doute la pratique légale.

A la première question, M. le président du Conseil a répondu que la loi était inapplicable, parce que la création des établissements indispensables n'a pu se réaliser à temps, et parce que le ministre de l'intérieur s'est trouvé en présence d'une véritable insurrection morale de la part des administrations locales et des populations intéressées.

Le gouvernement, dans ces conditions, a préparé un projet de loi qui déposera la semaine prochaine, et qui ajournera à une année l'application de la loi.

M. Briand a répondu à la seconde question de M. Béranger, qu'il était tout disposé à revoir notre législation et nos pratiques sur la nature du vagabondage de manière à mieux concilier les exigences de la sécurité générale, de la justice et de l'humanité.

Le Sénat adopte ensuite en première lecture le projet de loi relatif à l'interdiction de la vente et de l'importation du biberon à tube.

Puis il aborde la discussion générale de la proposition de loi garantissant leur travail ou leurs emplois aux femmes en couches.

MM. Julien Goujon, Strauss, rapporteur, présentent quelques observations intéressantes, et le Sénat fixe sa prochaine séance à mardi trois heures.

A. A.

Autour de la politique

L'enquête sur la marine

La sous-commission des marchés, déléguée par la commission d'enquête de la marine pour procéder au dépouillement des dossiers saisis chez M. Dupont, a passé la journée d'hier au ministère de la marine.

Elle a terminé l'examen des papiers personnels de M. Dupont et commencera aujourd'hui le dépouillement des papiers dits techniques et administratifs.

Certains membres de la commission se sont faits l'écho d'un incident qui, pendant une minute, a provoqué la démission d'un des commissaires, M. Dauzon. On examinait des papiers relatifs à l'échouage du *Sully*. Ces papiers étaient sous scellés. M. Lagasse, de sa propre autorité, voulut les rompre. Le lieutenant de vaisseau, qui assistait à l'opération, s'y opposa, on demanda une attestation pouvant le couvrir vis-à-vis de ses chefs.

M. Dauzon fit observer que la commission n'avait pas de pouvoirs judiciaires et qu'on ne pouvait en user ainsi avec des documents placés sous scellés.

— Si, ajouta-t-il, ces procédés devaient se généraliser, je préférerais me retirer.

M. Dauzon ne se retira pas et les commissaires jetèrent un regard inquiet sur le plan d'échouage du *Sully*, dont nous devons la perte à M. Camille Pelletan.

La séance termina les graves constatations des délégués.

A. A.

LE MONDE RELIGIEUX

Clôture du cours de Mgr Lacroix. — Mgr Lacroix a consacré hier la dernière leçon de son cours de l'Ecole des hautes études à la Déclaration des Droits de l'homme. « Faut-il maudire la Révolution ? » s'est-il demandé en manière de conclusion. On sait comment M. Emile Olivier répond à cette question dans la page célèbre de son livre sur 1789, qui commence par ces mots : « Révoquer ce qui voudra de notre part un vaincu... » et après énumération des jonglements multiples que l'ancien régime faisait peser sur le peuple, se termine ainsi : « Pour moi, plébiscite.

Je suis reconnaissant à ceux dont le rude labeur m'a délivré de ces jongles qui, sans eux, persisteraient encore sur ma tête, et malgré leurs fautes, je les bénis. »

Mgr Lacroix a cité, avec éloge, cette page et résolu la question dans le même sens que l'illustre écrivain.

Puis il a remercié, en termes excellents, son auditoire d'une fidélité qui, depuis l'ouverture du cours, ne s'est pas démentie. « Grâce à vous, a-t-il dit notamment, il est maintenant démontré qu'un évêque peut donner, dans cette maison, un enseignement qui s'inspire du plus pur esprit scientifique. »

Il est certain que les auditeurs de l'ancien évêque de Tarentaise étaient hier aussi nombreux et aussi attentifs qu'au premier jour. En outre, ils lui ont fait, à la fin de sa leçon, une véritable ovation, après quoi chacun d'eux a tenu à exprimer personnellement sa reconnaissance à l'éminent professeur, que tant de marques de respectueuse et profonde sympathie ont beaucoup ému.

Reouverture du cours en novembre prochain.

Secousses sismiques

Du Nord-Est au Sud-Ouest

Des secousses sismiques se sont fait sentir dans le midi de la France, hier soir. La panique a été vive. Mais, malgré une dépêche de dernière heure qui, sous forme dubitative, signalait un accident grave et mortel dans les environs de Marseille, on peut considérer qu'il y eut en somme plus de peur que de mal.

Voici les télégrammes que nous avons reçus de nos correspondants de Grenoble, Nice, Cannes, Toulon, Marseille, Nîmes, etc. :

Grenoble, 11 juin.

Le sismographe de la Faculté des sciences a enregistré ce soir, à partir de 8 h. 25, plusieurs secousses sismiques. — H.

Nice, 11 juin.

Une légère secousse sismique ondulatoire a été ressentie ce soir à 9 h. 10, dans la direction du Nord au Sud. La population des différents quartiers a été vivement émue. Les habitants des étages supérieurs des maisons sont descendus dans la rue; dans quelques établissements publics la clientèle effrayée s'est précipitée dehors.

On ne signale aucun accident ni dégât sérieux.

L'observatoire de Nice déclare que la secousse est sans gravité.

Quelques groupes ont stationné dans la soirée sur les principales places. L'émotion s'est manifestée surtout dans la nouvelle ville de Saint-Maurice et sur la place Masséna. — F. D. R.

Cannes, 11 juin.

Trois secousses de tremblement de terre est-ouest ont été ressenties ce soir à 9 h. 17. Ces secousses ont provoqué une véritable panique dans la population qui était descendue sur les places et dans les rues. La température est anormalement basse, le vent nord-ouest frait, la mer mauvaise. Des secousses ont été ressenties également à Grasse, Mouans, Régomas et Antibes. La durée du mouvement a été de 2 secondes. — PALLIER.

Toulon, 11 juin.

Ce soir, vers neuf heures quinze, une secousse sismique s'est produite, causant une vive émotion et même une véritable panique dans certains quartiers, car le tremblement de terre fut plus particulièrement ressenti. C'est surtout aux environs de la gare que les effets se produisirent.

Dans les étages supérieurs les meubles furent déplacés. Les habitants effrayés se levèrent, précipitamment et descendirent dans la rue somnolamment vêtus.

Dans les vieux quartiers situés près du port, les secousses furent encore ressenties plus vivement que partout ailleurs. Tous les habitants se précipitèrent dans la rue, dévêtus; les enfants poussaient des cris de frayeur, et il fallut prendre des mesures pour maintenir la foule épouvantée.

Dans l'hôpital maritime, tous les malades effrayés se levèrent, et il fallut l'autorité énergique du médecin pour leur faire réintégrer les salles. Dans les casernes, les soldats ressentirent également les effets de la secousse. En un mot, ce fut une véritable panique. Dans la plupart des quartiers, les appartements situés aux étages supérieurs furent plus particulièrement ébranlés, et on signala des bris de vaisselle, de meubles déplacés et des cloisons ébranlées. En somme, plus de peur que de mal.

Dans le faubourg, la population, affolée à la suite du tremblement de terre, est allée se réfugier sous les préaux des écoles, d'où il a été impossible de la faire sortir. — PAUL EDOUARD.

Marseille, 11 juin.

Une secousse sismique, allant du nord-est au sud-ouest, a été ressentie ce soir, à 9 h. 13. Elle a duré quatre secondes.

Les cafés du centre de la ville furent immédiatement évacués, et le public, vivement ému, se porta sur les places publiques.

L'horloge du palais de la Bourse, qui sonnait neuf heures et quart, s'arrêta, ainsi que les pendules de la ville.

La secousse s'est ressentie plus violemment dans les quartiers les plus élevés de la Plaine et de Vauvan, où les habitants effrayés sont sortis des maisons. On ne signale toutefois aucun accident.

A Aix, il y a eu des vitres brisées; toutes les lampes à arcs éclairant la ville se sont éteintes. La population a éprouvé une vive émotion : l'affolement est général.

Quelques maisons, dit-on, auraient été lézardées. On ne signale toutefois aucun accident. — THOMAS.

Marseille, 11 juin, minuit.

En plusieurs points de la ville des campements en plein air ont été improvisés par des gens qui ne veulent pas regagner leurs demeures. A l'Observatoire, un des astronomes, M. Bouilly, qui fouillait l'horizon, a été renversé de son siège. Rue de Noailles, le pavé a été soulevé.

Une deuxième secousse a été ressentie à 9 h. 32, elle a duré deux secondes et venait de la même direction. A Eguilleville, plusieurs maisons se sont écroulées. A Aix, une vermicellière a beaucoup souffert, la toiture s'est effondrée; les grillages servant au séchage de la pâte ont été arrachés de leurs scellements.

Toute la population est dans les rues et ne rentrera qu'à l'aube.

A Lambesc, des maisons se sont écroulées; il y avait huit morts. De la troupe et des secours partent immédiatement pour opérer le déblaiement.

Avignon, 11 juin.

La secousse de tremblement de terre a été ressentie à 9 heures 20. La panique s'est emparée des habitants, qui ont été réveillés; tous ont gagné les rues.

Jamais fait semblable ne s'était produit. — L. G.

Montpellier, 11 juin.

Ce soir, à neuf heures vingt, une légère secousse sismique a été ressentie en ville. Dans la plupart des maisons, des cloisons ont été ébranlées, des verres se sont entrecroqués et des lampes à suspension ont été mises en mouvement. Quelques personnes ont même été jetées à bas de leur chaise.

Une partie de la population est sortie très effrayée, et de nombreux groupes commentent l'événement dans les rues et sur les places.

A Palavas et à Cette, il y eut cinq ou six secousses d'une durée totale de deux secondes. On ne signale aucun accident. — GUIRAUD.

Béziers, 11 juin.

A neuf heures vingt du soir, des secousses sismiques, d'une durée de cinq à six secondes, ont été ressenties sur divers points de la ville; elles furent assez fortes pour faire déplacer les meubles et s'entrechoquer la vaisselle.

Nîmes, 11 juin.

A neuf heures trente, une secousse sismique a troublé la ville de Nîmes. Le sol a oscillé pendant vingt secondes; des plafonds ont été lézardés en de nombreux immeubles, les meubles ont été déplacés, les habitants sont descendus dans la rue où, pendant longtemps, malgré la nuit, ils commentaient avec un effroi très naturel le redoutable phénomène auquel les récentes catastrophes de Messine donnaient un caractère particulièrement inquiétant. — RICHARD.

Perpignan, 11 juin.

Une secousse de tremblement de terre a été ressentie ce soir à neuf heures et demie.

Dans certaines maisons les meubles ont été déplacés.

LE MAUVAIS TEMPS

Tandis que le sud-est de la France éprouvait une secousse sismique, le sud-ouest se trouvait ravagé par des orages extrêmement violents accompagnés de grêle et de pluies torrentielles.

Partout, dans la Gironde, la Dordogne, le Lot, les Charentes, la Vienne et le Gers, les récoltes sont sérieusement compromises. Elles ont été même complètement détruites dans certaines régions des Basses-Pyrénées et des Landes, et plus particulièrement dans l'arrondissement d'Oléron.

Dans les environs de Dax, à Peyrehorade, notamment, une crue inquiétante du Gers, qui monte d'heure en d'heure, met en danger les foins, les froments et les maïs.

A Bordeaux, un orage particulièrement violent a interrompu les communications téléphoniques avec Paris et certains points du Sud-Ouest. Des téléphonistes ont regu, en établissant des communications, des secousses si fortes qu'ils ont dû cesser momentanément leur service.

La foudre est tombée à plusieurs reprises sur Baye, heureusement sans blesser personne.

NOTRE PAGE MUSICALE

De cette admirable évocation de l'ancienne Russie que est la partition de *Ivan le Terrible*, nous détachons aujourd'hui l'adorable chor de jeunes filles qui s'élève en l'honneur du Tsar au seuil de la maison de Tokmakov. Je ne connais rien de plus émouvant dans sa fraîcheur délicate et dans sa grâce simple que ce chant grave et léger que toutes les jeunes voix murmurent à l'unisson : on y découvre un merveilleux sentiment de la poésie slave, dans laquelle s'exhale l'âme du peuple.

Afin de faciliter la lecture de ce morceau, nous n'y avons laissé que le chant des « soprani », ce qui permet à une seule voix de l'interpréter. M. Michel Delibes, qui a consacré de si intéressantes études à la musique russe, a traduit le poème de *Ivan* avec une rare élégance : on le constatera d'ailleurs en lisant les paroles françaises que nous publions. — R. L.

LA JOURNÉE

Obsèques : M. le vicomte de Marcellac (Sainte-Clotilde, 10 heures).

Assemblée générale : La Société des Amateurs de conférences de M. Georges Gail « En remontant la Seine du pont Alexandre au pont de Bercy » (nouvelles salles Pontifical).

Inauguration : Monument élevé à Constantin Guys sur l'initiative du Syndicat de la Presse artistique (cimetière de Pantin, 10 h. 1/2).

Conférences : M. l'abbé Serpillanges : « Les Grandes figures de l'art religieux : Raphaël » (184, boulevard Saint-Germain, 5 heures). — M. Eugène Poitevin : « La Chanson et le Syndicat des artistes lyriques » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — M. Albert Maybon : « Le Mouvement révolutionnaire en Chine » (salle de l'Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne, 9 heures).

Informations

Les archives du ministère des affaires étrangères, si précieuses pour les historiens, avaient été ouvertes à ces derniers pour la première fois en 1874 par le duc Decazes, qui avait autorisé leurs recherches jusqu'à la fin du règne de Louis XV seulement.

MM. de Freycinet et Ribot étendent par la suite cette autorisation jusqu'à 1815, puis jusqu'à 1830.

A son tour, M. Pichon rend le dépôt des archives accessibles aux travailleurs jusqu'à 1848 pour la « Correspondance politique » et les « Mémoires et documents ».

L'arrêté qui vient de prendre en ce sens la sanction du Conseil des ministres, a été autorisé, en outre, les historiens à consulter la « Correspondance consulaire » jusqu'en 1791.

La concession des autobus. — La commission d'admissibilité au concours ouvert pour l'exploitation des autobus s'est réunie hier, sous la présidence du préfet de la Seine.

La commission a procédé à l'ouverture des plis déposés par les sept demandeurs en concession.

On a pu constater que six d'entre eux

n'acceptent pas intégralement les clauses du cahier des charges adopté par le Conseil municipal.

Les uns font connaître qu'ils n'accepteront le cahier des charges des autobus, tel qu'il est conçu, que si la concession des tramways leur est également donnée. Les autres trouvent trop lourdes les charges et réclament des modifications plus ou moins profondes aux conditions du cahier des charges.

Un seul demandeur, la Société Métro, accepte d'ores et déjà.

Dans ces conditions, deux sous-commissions ont été nommées qui examineront : la première, les garanties techniques; la seconde, les garanties financières présentées par cette Société.

Les beaux-arts à Ivry. — Ivry va être en fête ce matin à l'occasion de l'inauguration, par M. Dujardin-Beaumetz, de l'exposition régionale des Beaux-Arts, organisée à la mairie.

Le sous-secrétaire d'Etat et le président du Conseil général seront reçus par le maire, le citoyen Courant, promoteur de l'exposition.

LA Grève des inscrits maritimes

(Par dépêches de notre correspondant particulier)

Marseille, 11 juin.

La grève se désagrégeait. Chaque jour, de nouveaux inscrits venaient retirer leur rôle et reprendre leur place à bord. Des navires partaient avec leurs équipages réguliers. On croyait le conflit terminé et voilà qu'il recommence à la suite d'un différend entre le comité gréviste et la Compagnie des Messageries maritimes.

Les inscrits maritimes en effet, demandent l'arbitrage du Conseil supérieur de la marine marchande. Or c'est ce Conseil qui a le plus contribué à la loi de 1907, dont l'interprétation cause le conflit. En vertu de l'engagement pris des deux côtés devant le préfet d'écarter de l'arbitrage tous ceux qui ont eu à donner un avis sur la confection de cette loi, la Compagnie des Messageries maritimes refuse cet arbitrage et demande celui du ministre de la marine.

Quand M. Rivelli a lu cette réponse aux grévistes réunis à la Bourse du Travail, elle a produit une déception générale. M. Rivelli en a profité pour s'élever une fois de plus contre les Compagnies et pour engager les inscrits à persévérer dans la grève. Acclamé, il a donné lecture d'une lettre qui sera ensuite adressée à toutes les Compagnies pour leur faire connaître que les inscrits maintiennent toutes leurs revendications, et a proposé d'en voter l'envoi.

Un ordre du jour a donc été voté, décidant d'attendre que les compagnies aient accepté leurs revendications pour que les inscrits regagnent leurs bords respectifs et constatant l'accroissement progressif de la grève et la solidarité qui règne dans la corporation.

Le préfet a fait appeler le comité de la grève et a vivement engagé à accepter l'arbitrage du ministre. Les délégués des marins ont répondu qu'ils en réfléchiraient demain à leurs camarades.

Est-ce là ce qui a causé le déplorable incident qui s'est produit aujourd'hui ? Plusieurs paquebots étaient partis avec leur équipage entièrement composé d'inscrits maritimes : le *Belle-Prairie*, de la Compagnie Fraissinet, pour la mer Noire; *L'Albatros*, de la Société générale des Transports maritimes, pour Oran; *l'Animal-Fourchon*, des Messageries-Réunies, pour San-Francisco, et le *Maroc*, de la Compagnie oranaise, pour Oran. Tous ces d'partis s'étaient effectués sans incident. La *Ville-de-Tunis* allait partir à son tour à une heure pour Bizerte. Tout était prêt, l'équipage venait de déjeuner, on allait larguer les amarres et tous les voyageurs étaient à bord, lorsqu'ils subitement, après s'être concertés et leur repas terminé, tous les marins déclarèrent qu'ils mettaient sa terre. En vain le commandant insistait auprès de ses hommes pour leur montrer l'indignité de leur conduite. Les marins n'écoutèrent rien et s'en allèrent sous les yeux de leurs officiers et des voyageurs stupéfaits. Les agents du service général à bord se sont rassemblés et ont approuvé le procédé des marins.

Immédiatement ce paquebot a été remplacé par le cargo-boat *Basse-Terre*, du port du Havre, qui devait partir dans la soirée, avec un équipage d'inscrits havrais, pour Alger.

Les passagers de la *Ville-de-Tunis* et le courrier postal ont été transférés sur le cargo-boat. Celui-ci a levé l'ancre quelques instants après pour Tunis et Alger.

Puis voilà une nouvelle histoire : les femmes de chambre naviguant se sont formées en syndicat et s'agitent à leur tour. Elles aussi ont l'intention de formuler des réclamations.

Des bruits persistants ayant couru au sujet de la mort du capitaine Boyer, commandant le *Dumbea*, qu'on prétend ne pas s'être suicidé, comme on l'avait cru tout d'abord, mais avoir été victime d'un assassinat, le Parquet a ordonné l'ouverture d'une information judiciaire. Elle a été confiée à M. de Possel, juge d'instruction, qui a immédiatement ordonné le transfert du cadavre de l'informel commandant à Marseille où le docteur Dufour, médecin légiste, pratiquera l'autopsie.

Thomas.

A MARSEILLE

(Par dépêches de notre correspondant particulier)

Marseille, 11 juin.

La grève se désagrégeait. Chaque jour, de nouveaux inscrits venaient retirer leur rôle et reprendre leur place à bord. Des navires partaient avec leurs équipages réguliers. On croyait le conflit terminé et voilà qu'il recommence à la suite d'un différend entre le comité gréviste et la Compagnie des Messageries maritimes.

Les inscrits maritimes en effet, demandent l'arbitrage du Conseil supérieur de la marine marchande. Or c'est ce Conseil qui a le plus contribué à la loi de 1907, dont l'interprétation cause le conflit. En vertu de l'engagement pris des deux côtés devant le préfet d'écarter de l'arbitrage tous ceux qui ont eu à donner un avis sur la confection de cette loi, la Compagnie des Messageries maritimes refuse cet arbitrage et demande celui du ministre de la marine.

Quand M. Rivelli a lu cette réponse aux grévistes réunis à la Bourse du Travail, elle a produit une déception générale. M. Rivelli en a profité pour s'élever une fois de plus contre les Compagnies et pour engager les inscrits à persévérer dans la grève. Acclamé, il a donné lecture d'une lettre qui sera ensuite adressée à toutes les Compagnies pour leur faire connaître que les inscrits maintiennent toutes leurs revendications, et a proposé d'en voter l'envoi.

Un ordre du jour a donc été voté, décidant d'attendre que les compagnies aient accepté leurs revendications pour que les inscrits regagnent leurs bords respectifs et constatant l'accroissement progressif de la grève et la solidarité qui règne dans la corporation.

Le préfet a fait appeler le comité de la grève et a vivement engagé à accepter l'arbitrage du ministre. Les délégués des marins ont répondu qu'ils en réfléchiraient demain à leurs camarades.

Est-ce là ce qui a causé le déplorable incident qui s'est produit aujourd'hui ? Plusieurs paquebots étaient partis avec leur équipage entièrement composé d'inscrits maritimes : le *Belle-Prairie*, de la Compagnie Fraissinet, pour la mer Noire; *L'Albatros*, de la Société générale des Transports maritimes, pour Oran; *l'Animal-Fourchon*, des Messageries-Réunies, pour San-Francisco, et le *Maroc*, de la Compagnie oranaise, pour Oran. Tous ces d'partis s'étaient effectués sans incident. La *Ville-de-Tunis* allait partir à son tour à une heure pour Bizerte. Tout était prêt, l'équipage venait de déjeuner, on allait larguer les amarres et tous les voyageurs étaient à bord, lorsqu'ils subitement, après s'être concertés et leur repas terminé, tous les marins déclarèrent qu'ils mettaient sa terre. En vain le commandant insistait auprès de ses hommes pour leur montrer l'indignité de leur conduite. Les marins n'écoutèrent rien et s'en allèrent sous les yeux de leurs officiers et des voyageurs stupéfaits. Les agents du service général à bord se sont rassemblés et ont approuvé le procédé des marins.

Immédiatement ce paquebot a été remplacé par le cargo-boat *Basse-Terre*, du port du Havre, qui devait partir dans la soirée, avec un équipage d'inscrits havrais, pour Alger.

Les passagers de la *Ville-de-Tunis* et le courrier postal ont été transférés sur le cargo-boat. Celui-ci a levé l'ancre quelques instants après pour Tunis et Alger.

Puis voilà une nouvelle histoire : les femmes de chambre naviguant se sont formées en syndicat et s'agitent à leur tour. Elles aussi ont l'intention de formuler des réclamations.

Des bruits persistants ayant couru au sujet de la mort du capitaine Boyer, commandant le *Dumbea*, qu'on prétend ne pas s'être suicidé, comme on l'avait cru tout d'abord, mais avoir été victime d'un assassinat, le Parquet a ordonné l'ouverture d'une information judiciaire. Elle a été confiée à M. de Possel, juge d'instruction, qui a immédiatement ordonné le transfert du cadavre de l'informel commandant à Marseille où le docteur Dufour, médecin légiste, pratiquera l'autopsie.

Thomas.

A L'HOTEL DE VILLE

LES EXPOSITIONS AUX TUILERIES. — LES CONCOURS DE LA VILLE

Le distingué conseiller municipal de la Madeleine, M. Froment-Meurice, a signalé hier, au début de la séance du Conseil municipal, l'état déplorable dans lequel se trouve le jardin des Tuileries qui fait partie du domaine de l'Etat. Non seulement on n'arrose et on ne nettoie pas, mais, en outre, le beau jardin, si fréquenté des Parisiens et des étrangers, est cependant si mal entretenu, est presque continuellement encombré de bâtiments provisoires, qui abritent des expositions.

Ne pourrait-on pas faire cesser cet état de choses en construisant par ailleurs un palais où seraient reçues toutes ces expositions ?

M. Le Monnet a appuyé les observations de M. Froment-Meurice, et le préfet a donné l'assurance qu'il se ferait auprès du gouvernement l'écho fidèle des vœux exprimés par le Conseil municipal, qui s'est empressé d'adopter le vœu déposé par M. Froment-Meurice.

Le reste de la séance a été consacré à la discussion de la question de M. Grébaud. Ce conseiller a proposé au concours de rédaction à la préfecture, demandant que les membres du jury fussent pris en dehors des professeurs qui préparent les candidats.

M. Duval-Arnould a fait remarquer que des professeurs de l'Ecole de droit faisaient toujours partie des jurys des grands concours

administratifs, et que cela n'avait rien d'inconvenant. Le préfet, M. de Selves, a soutenu la même thèse. Il a ajouté que les professeurs visés, MM. Barthélemy et Raiga, qu'on ne saurait soupçonner, avaient spontanément offert leur démission de membres du jury, qu'il avait refusée. C'est aux autres professeurs que le niveau du concours s'est élevé. Les réclamations viennent de personnes intéressées qui font des cours payants.

M. Félix Roussel a réclamé l'ordre du jour pur et simple, lequel a été adopté.

Aux cours de la séance, M. Joseph Denais a fait adopter sa proposition de donner le nom de Boudcaut à une rue de Paris.

Le Conseil tiendra vendredi prochain une séance secrète pour entendre le préfet, fournir des explications supplémentaires sur le mémoire des grands travaux.

Janville.

LAMARCK

Dimanche et lundi auront lieu, au Muséum d'histoire naturelle, communément appelé le « Jardin des Plantes », deux réunions qui, bien que de formes différentes, seront données pour honorer et fêter la mémoire d'un des grands esprits scientifiques du siècle écoulé : je veux parler de Lamarck, dont on inaugurerait le monument dimanche, en présence du chef de l'Etat, des ministres, et de toutes les notabilités scientifiques de France et de l'étranger.

Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Lamarck, chevalier de Lamarck, né en 1744 et mort en 1829 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, fut, en effet, plus qu'un précurseur : ce fut un « antécédent » en matière de doctrine scientifique, et son seul et unique tort fut d'arriver cinquante ans trop tôt : il partagea avec tous ceux qui, comme lui, arrivèrent avant leur heure, le noble privilège d'être incompris de son vivant.

Lamarck, destiné d'abord aux fonctions sacerdotales, ensuite à la carrière des armes, finit par trouver sa voie dans les recherches scientifiques : il fut professeur au Muséum. Il débuta par la publication d'une *Flore française*, en 1778; mais ce ne fut qu'en 1800 qu'il mit au jour les ouvrages qui devaient contenir les principes de ses doctrines sur l'évolution, ouvrage dont le premier fut la *Philosophie zoologique*, suivi bientôt (1815) de son *Histoire des animaux sans vertèbres*. C'est dans ces œuvres magistrales qu'il énonça, avec un courage qui, pour l'époque, fut presque une témérité, les principes de l'évolution des êtres, principes dont l'exposition devait, un demi-siècle plus tard, illustrer le nom de Darwin. Une fois de plus se vérifia cette loi éternelle, que nul n'est prophète dans son pays.

Lamarck eut pour adversaire acharné Cuvier, le grand Cuvier, le créateur de la paléontologie. Cuvier défendait les « saines doctrines », celles des cataclysmes, des créations spéciales. Lamarck, au contraire, rompant en visière avec toutes les théories admises jusqu'alors, énonça comme un axiome que les formes primitives de la vie ont dû être tout à fait rudimentaires, simples et que la complexité des êtres ultérieurs provenait de « l'évolution » graduelle et continue des êtres successifs, sans qu'il soit besoin d'invoquer des créations spéciales, qui sans cela eussent été nécessaires à tous les étages de la géologie. Il établit le tableau de la descendance des êtres vivants, il fut, en un mot, le créateur de cette doctrine qui fit plus tard la gloire de Darwin, et c'est, en somme, grâce à celui-ci qu'on s'est souvenu de Lamarck, et que l'on a songé à relire son œuvre dans laquelle il y avait tout, et plus qu'un germe.

Aussi, actuellement, lui rend-on tardivement justice, et commence-t-on à combiner les doctrines de Lamarck avec celles de Darwin lui-même.

L'homme qui avait conçu l'évolution, qui l'avait montrée dans la vie animale et dans la vie végétale, devait forcément s'attaquer à l'évolution de la matière « inanimée », si ce mot peut s'appliquer quand il s'agit d'une série de transformations qui est, en quelque sorte, une forme de la vie, mais d'une vie spéciale et lente.

Lamarck répugnait à admettre les grands cataclysmes géologiques, et il voyait dans la succession des époques de l'histoire de notre globe, non une suite de périodes séparées par des catastrophes qui en marquaient les transitions, mais un passage graduel de l'une à l'autre, par une *évolution*, alors que d'autres prétendaient nécessaires les *révolutions*. Aujourd'hui la science s'est rangée à cet avis : la géologie s'est transformée dans ce sens; cessant d'étudier uniquement le passé de la Terre, elle en étudie le présent; elle cherche l'action des agents « actuels » : l'eau, le vent, la glace, l'énergie interne, sur la forme des terres émergées; elle constate, grâce aux progrès incessants de l'océanographie, que des sédimentations se font actuellement qui expliquent celles qui se firent autrefois. En un mot, l'étude rationnelle des phénomènes actuels éclaire celle des phénomènes passés; la géologie a changé de forme et une science nouvelle est née : la *Géographie physique*, dont de Lapparent fut, chez nous, l'initiateur, et que le professeur Vélain enseigne avec tant d'autorité à la Sorbonne.

Lamarck alla plus loin encore, dans sa généralisation de l'idée de transformation et dans son extension à la matière minérale. Non seulement il conçut l'évolution de la terre dans son ensemble, mais il osa, au moment où Berthollet venait, après Lavoisier, d'asseoir les bases de la chimie sur la notion de l'invariabilité du poids des molécules, énoncer que les molécules elles-mêmes pouvaient « évoluer » à leur tour et se transformer les unes dans les autres. On sourit, à cette époque, on traita Lamarck d'alchimiste; mais aujourd'hui, les phénomènes de la radioactivité, les travaux de Becquerel, de Curie, de Rutherford, de Ramsay, sont venus apporter à la science des résultats inattendus et donner à l'idée de Lamarck une confirmation que l'illustration naturaliste n'eût pas, peut-être, osé espérer. C'est pour honorer ce grand précurseur, ce voyant de la science à venir, que les grands corps de l'Etat seront demain au Muséum.

Mais lundi, il y aura une autre fête plus populaire, celle-là, celle dont le *Figaro* a donné, il y a un mois, un court aperçu par avance et à laquelle le grand public a été convié par de belles affiches blanches barrées de bleu, qui recouvrent les murs.

Lundi, c'est la *Société des Amis du Muséum* qui convie les habitants de la capitale à assister à une fête qui promet d'être des plus brillantes, tant par les concours artistiques assurés que par le cadre unique dans lequel elle se développe. Les jardins, la ménagerie seront illuminés; et au milieu du plumage éclatant des aras, des cabriolets des singes, de la majesté des éléphants qui, pour la première fois, se trouveront « en soirée » sous les feux de la lumière électrique, les visiteurs du vieux « Jardin des Plantes », pourront voir la grandeur de cette institution, et pourront apprécier par eux-mêmes combien elle a besoin d'appuis, de subsides, de dévouement, pour être dans notre siècle de progrès à la hauteur de ce qu'elle fut au début de la science qui y trouva son berceau au milieu de ses créateurs.

Le dévouement, lui, ne fait pas défaut; la science, il y aura des trésors dans ce corps admirable de professeurs, d'assistants, de préparateurs qui, pour des traitements ridicules et à peine égaux au tiers de ceux que leurs collègues touchent dans les pays étrangers, consacrent, sans tapage et sans réclame, leur vie à la science, sans autre satisfaction que celle que donne le sentiment d'un peu de vrai arraché aux ténèbres, d'un peu de gloire scientifique ajoutée au drapeau de la France; et si les rues des environs s'illustrent des plus grands noms de nos savants passés, les affiches des cours du Muséum, par la liste de ses éminents professeurs, sont un véritable livre d'or de la science d'aujourd'hui.

Mais ce qui fait défaut c'est l'argent, l'argent nécessaire à l'acquisition des instruments, à l'entretien des collections à l'édification de bâtiments plus vastes et plus modernes pour remplacer ceux qui tombent en ruines. Cet argent, il semble que les pouvoirs publics le marchandent à la science qui pourtant, par ses fécondes applications, le leur rend au centuple, avec un désintéressement admirable. Alors que de tous côtés on trouve des fonds pour satisfaire à des ambitions souvent injustifiées, le Muséum, comme d'ailleurs nos autres laboratoires, se trouve pauvre.

Un groupe d'hommes généreux s'est formé pour réunir leurs efforts en vue d'une action commune; la *Société des Amis du Muséum* est née, comme celle des « Amis du Louvre »; elle espère, comme son aînée, agir avec efficacité, par son influence, par ses efforts, par ses ressources. C'est elle qui a organisé la fête de dimanche.

Venez-y tous et toutes : vous y passerez une bonne soirée; vous vous divertirez en vous instruisant et, par-dessus tout, vous aurez fait une bonne et patriotique action, car vous aurez apporté votre obole à une œuvre dont le but unique est d'entretenir l'éclat de l'un des beaux joyaux de notre couronne scientifique.

Alphonse Bergot.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA SARTHE : Le crime des Bouchères.

(De notre envoyé spécial)

Le Mans, 11 juin.

Stendhal, dans ses dramatiques nouvelles italiennes, n'a pas inventé de drame plus tragique que celui qui se déroulera à la ferme des Bouchères, près de Juigné, dans la Sarthe.

Une femme est accusée d'avoir fait tuer son mari par son amant, un tout jeune homme de dix-neuf ans. Tout à tour, elle a été la maîtresse des deux frères, et tous deux, cédant à ses prières, qui étaient des ordres, auraient accepté froidement de tuer le mari.

La femme, séduisant, affolant de jeunes gens amoureux et crédules, armant leurs bras contre le mari, quel beau sujet de drame romantique, si les personnages avaient des pourpoints de soie, des manchettes à crêpes et l'épée au côté !

Mais ces accusés qui comparaissent devant le jury de la Sarthe sont des paysans; leurs réponses sont d'une simplicité qui déconcerte, et pourtant, à travers les mots que leur arrache, difficilement parfois, le président, on devine tout ce qu'il peut y avoir de compliqué dans ces cerveaux en apparence primitifs.

Amour de l'or et de la terre, crime prémédité de longue date, les faits sont simples, si les mobiles ne sont pas faciles à dégaucher.

A la ferme des Bouchères, « belle ferme, disait le président, et produisant de beaux revenus », vivaient le fermier Jolais, sa femme et leurs trois enfants. Ils étaient mariés depuis sept ans, ménage très heureux, tout d'abord; puis le mari, buvant, devint alcoolique, brutal et infidèle. Mme Jolais se consola avec un domestique de la ferme, Louis Foucault, un gars robuste de vingt ans. Il partit pour le régiment et son frère Joseph Foucault le remplaça à la ferme et auprès de la fermière.

Un soir d'octobre, vers six heures, on entend deux coups de feu près de la mare aux bestiaux. Jolais agonisant, frappé de deux coups de fusil, tirés de derrière une haie voisine. Une enquête fut ouverte, et, comme dans les romans policiers, un commissaire spécial s'installa à la ferme des Bouchères; il y eut même un bureau.

Il épia, écouta aux portes, remarqua des conciliabules secrets entre la fermière, Mme Jolais, et Joseph Foucault, le domestique. Il lui sembla que le fermier Jolais faisait tous les efforts pour attirer les soupçons de la police sur des innocents; son attitude devenait suspecte.

Le commissaire n'hésita pas; il nous le dit hier à l'audience. Pour lui, aucun doute : le crime des Bouchères était un crime domestique; l'amant avait tué le mari sur l'ordre de la femme, la femme cherchait

saillantes, au petit nez volontaire, au regard sans tendresse, au profit volontaire; sa voix est douce pourtant et non sans charme. Elle tremble, lorsqu'on l'interroge; ses doigts frémissent et des mouvements nerveux agitent sa mâchoire.

Joseph Foucault ne semble guère ému. C'est par lui qu'il ne répondra d'une voix sourde aux questions du président. Il était domestique à Juigné en 1907, lorsque son frère était garçon de ferme aux Bouchères; de ce qui se passait à la ferme, il ne savait pas, dit-il, grand chose, sinon que les époux Jolais ne s'aimaient pas.

Son frère devait l'amant de la fermière et cela lui paraît tout naturel. Rien ne semble étonner, d'ailleurs, ce petit paysan placide, qui répond au président du ton soumis et doux qu'il devait avoir pour répondre à l'instituteur de l'école communale.

Le président. — Votre frère Louis vous aurait dit que la femme Jolais lui avait demandé de faire disparaître son mari, parce qu'elle était malheureuse ?

— Oui, monsieur.

Louis Foucault partit pour le régiment, et c'est Joseph qui transmettait à la fermière les lettres que lui écrivait son amant.

— Et vous aussi, vous êtes devenu son amant ?

— Oui, monsieur. C'est elle qui m'a fait des avances.

Le président semble sceptique :

— Vous êtes bien jeune, et elle oubliait bien vite ses serments d'amour.

Faire tuer son mari serait devenu l'idée fixe de la fermière. Ce que l'âme des deux frères n'avait pas voulu accomplir, le cadet, peut-être, plus jeune, plus docile et plus feutillé, l'oserait-il ? Et, avec le plus grand calme, ce petit paysan de vingt ans nous dit que Mme Jolais lui a donné 50 francs pour acheter un fusil qu'il a, pendant des mois, caché dans une malle. Un mot de son frère, envoyé du régiment, l'aurait décidé au meurtre : « Tu es plus jeune; tu es plus à la main que moi pour faire disparaître Jolais », lui écrivait-on.

Et lorsque à Pâques Louis Foucault vient en congé, Joseph lui montre le fusil qu'il a acheté et Louis ne s'étonne pas, ne devine pas un rival en son frère.

— Pourquoi donc vous, qui n'avez tiré un coup de fusil, avez-vous, un soir, attendu Jolais derrière une haie et l'avez-vous tué ?

Joseph Foucault se tourne les pouces, et avec son calme imperturbable :

— Parce que la patronne m'avait promis de me donner ce que je voudrais, si je le tuais.

Il aurait tué pour de l'argent.

— Mais comment vous a-t-elle tenu ce propos ? Elle ne vous a pas dit cela aussi brutalement ?

M. le président Rigaud, qui préside ces débats d'une façon tout à fait remarquable, voudrait avoir raison tirer quelque chose de ce petit paysan, qui semble opiniâtement fermé. Par quels mots, par quelles séductions, par quelles promesses ce jeune homme, cet enfant, a-t-il pu devenir meurtrier ?

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

Et le mot revient perpétuellement : il faut le faire disparaître. Comme si, pour ce garçon de ferme, tuer un homme était chose aussi simple que d'aller jeter à l'entrée d'un terrier une boulette pour tuer un renard qui ravage le poulailler, ou d'aller enfumer un blaireau dans son trou. Non, ce n'est certes pas l'amour, ni la jalousie, ni la haine du mari qui a poussé au meurtre cet enfant, qui sentait l'adultère et l'adultère.

— Il y avait eu une scène entre la patronne et son mari. Il l'a frappée. Alors, elle m'a dit : « Il faut le faire disparaître ».

chez les Foucault. Le père hésita à dénoncer son fils; son premier mouvement fut d'abord d'aller jeter à la rivière le fusil, instrument du crime, puis ensuite, peut-être, précisément parce qu'il avait fait disparaître le fusil et qu'il craignait d'être compromis, il se décida à écrire cette lettre, qui livrait aux juges son enfant le plus jeune, devenu un assassin.

Mme Jolais, cette petite femme frêle qui semblerait sympathique si elle n'avait pas un regard implacable, a-t-elle vraiment fait tuer son mari par cet enfant ? « Jamais, jamais, je n'ai dit de le tuer », répond-elle avec énergie.

Elle nous conte sa vie avec simplicité. Elle fut heureuse tout d'abord, puis son mari devint brutal, jaloux, hargneux; Louis Foucault, son domestique, la poursuivait, l'énervait, méthodiquement, lui montrant chaque jour la tristesse de son existence : elle succomba.

— Vous l'aimiez ?

Et, baissant la voix, Angèle Jolais, murmure :

— Je l'aimais.

— Comment, alors, êtes-vous devenue la maîtresse de son frère ?

C'est là, en effet, le point délicat et troublant du procès. L'explication de l'accusée est simple et plausible.

— Je n'avais aucune sympathie pour ce garçon. Il m'a menacé si je ne lui céda pas; il m'a donné à mon mari les lettres que j'avais écrites à Joseph. J'ai eu peur et j'ai cédé. Mais jamais je ne lui ai dit de tuer mon mari.

— Joseph Foucault l'affirme, pourtant. Il déclare que vous lui avez dit : « Ah ! si je savais tenir un fusil ! »

— J'ai dit la vérité, réplique avec calme Joseph Foucault.

Des affirmations d'un côté, des négations de l'autre, où est la vérité ? Chose curieuse, les deux témoins se regardent sans colère, — lui immobile, elle impassible, — mais c'est son attitude après le crime qui, pour les magistrats, constitue la charge la plus grave.

Lorsque Jolais fut frappé, Mme Jolais était à la ferme avec sa belle-sœur. Celle-ci entendit les coups de feu, les appels au secours que poussait le mourant. Mme Jolais, elle, n'entend rien. Elle sort pourtant avec sa belle-sœur et trouve son mari agonisant : « Je t'appelle depuis une demi-heure. »

Et Mme Jolais se borne à répondre : « Oh ! non, il n'y a pas une demi-heure. — J'ai reçu un coup de fusil », dit Jolais. Sa femme réplique : « C'est plutôt un coup de pied de cheval. »

Et après le crime, se tiennent des conciliabules mystérieux avec Joseph Foucault. Lors d'une perquisition, on trouve chez elle un petit papier écrit au crayon ainsi conçu :

« Monsieur,

» Donnez-moi le billet de cent francs que je vous ai demandé pour ma fille ou sinon vous le perdez (sic) cher.

« Signé : CHARLOT. »

Charlot était le père d'une fille de ferme congédiée.

Le billet semble être de l'écriture de Joseph Foucault et l'accusation prétend qu'il l'a écrit et placé dans l'armoire de Mme Jolais, dont elle seule avait la clef, pour égarer sur Charlot les soupçons de la justice.

— Qui a mis ce papier chez vous ? demande le président.

— Je l'ignore.

— Devant le commissaire vous avez dit : « Je dirai tout ». Qu'avez-vous à dire ?

La question semble embarrasser l'accusée; elle hésite, puis finalement :

— Je ne croyais pas que Foucault aurait le courage de tuer mon mari.

Et c'est là, peut-être, toute l'explication de ce drame. Peut-être savait-elle les projets de son amant et avait-elle simplement fermé les yeux. « J'ai tué par affection pour mon frère », répétait Joseph Foucault, le meurtrier.

Peut-être, les deux paysans, ces deux frères que l'amour pour la même femme avait séparés, se sont-ils réunis pour essayer de devenir les souverains maîtres de la ferme. Drame passionnel, si la femme coupable a armé le bras du jeune homme, drame d'argent si ces deux paysans se sont ligüés pour faire disparaître le mari, le rival, le fermier. Au lieu d'avoir fait commettre le crime, Angèle Jolais l'aurait subi.

Le crime des Bouchères, comme tout beau crime, a sa complainte qui se chante. Les rimes n'en sont pas riches, mais un couplet que l'on répétait en chœur dans les villages est à citer, parce qu'il donne du crime une explication possible :

Louis Foucault était militaire, A Nancy, au 5^e hussards; Il combina cette triste affaire, Et conseilla l'ennemi sans retard; Son frère et la femme eurent le tort D'accepter sa proposition.

Louis Foucault avait été poursuivi et renvoyé devant le jury; mais, après cassation de l'arrêt de la Chambre des mises en accusation, on déclara qu'il avait pu conseiller le crime, mais non pas aider à le commettre.

L'accusé d'hier est simple témoin aujourd'hui. Il s'avance à la barre en uniforme bleu de hussards; c'est un gros garçon, large d'épaules, et lourd, au crâne pointu et qui, jadis, en blouse, devait paraître singulièrement inépuisable.

Hier, il était au régiment, il y sera demain; et, cependant, devant le jury, dans la salle comble de la cour d'assises, d'une voix molle, il est venu nous mettre son cœur à nu et nous dire tout simplement et sans émotion qu'il avait une âme d'assassin. On sent que son frère devait être dompté par ce colosse.

Froidement il avoue ses projets criminels.

— La femme Jolais m'a dit qu'elle était malheureuse et qu'il fallait faire disparaître son mari.

Cette fois, l'accusée bondit et se révolte :

— Jamais je ne vous ai donné ce conseil.

— Si, vous l'avez donné. J'ai voulu faire tomber Jolais dans le puits et j'ai pour cela coupé des mailles à la chaîne.

C'est une tentative de crime, et ce soldat en uniforme, immobile devant le président comme devant un de ses supérieurs, vient, avec calme, dire : « J'ai voulu être un assassin ».

On devine que c'est véritablement lui

l'âme du drame. Mais, comme dit le président, un arrêt heureux l'a mis hors de cause.

— De Nancy, vous avez écrit à votre frère qu'il était plus à même de tuer Jolais que vous, et c'est vous qui avez dit à votre jeune frère : « Il faut le tuer ».

Cette fois le témoin baisse la tête et ne répond pas.

— Si vous aimiez la fermière, vous aimiez aussi la femme; vous, le domestique, vous étiez l'amant de la femme et vous vouliez être le maître de la femme.

Une fois encore Louis Foucault se tait; sans doute le président a-t-il touché du doigt la vérité : crime d'argent plutôt que crime d'amour, peut-être toute une famille de paysans après au gain se ligüant pour entraîner, braver la pauvre femme amoureuse et faible. On devine tout le parti que sauparier l'entraîne éloquent de M. Henri Robert, qui défend Angèle Jolais, de la déposition de Louis Foucault, l'humble garçon de ferme rêvant d'être le maître de la femme et surtout de la terre.

Lourdement, avec ses bottes, dont les éperons tintent, Louis Foucault, qui a évité le banc des accusés, va s'asseoir au banc des témoins et, placide, suivre les débats.

Puis ce fut le pénible défilé des parents, vieilles femmes ayant mis leurs plus beaux vêtements, chapeaux à fleurs et tabliers de soie noire, pour témoigner; vieux paysans à cheveux blancs, couturiers, tannés, ridés par des années de labeur, avec leur figure de vieux chouans. Ce fut la mère de Joseph Foucault, qui vint raconter aux jurés la confession de son fils.

« Il m'avait avoué tout Jolais ».

Et c'est tout. De ses souffrances de mère, de ses larmes, de ses douleurs, elle ne dit rien; car elle ne sait pas dire. Elle est là, debout devant elle qui fut la maîtresse de son fils, qui lui a pris l'enfant et qui peut-être en a fait un assassin. Que de pensées on devine sous ce front ridé ! Et la malheureuse, tristement, lentement, sans un mot, va s'asseoir parmi les témoins. Une mystérieuse et impénétrable de paysanne, pauvre femme qui semble se courber devant des choses fatales, et qui ne peut pas, ne sait pas dire tout ce qu'elle ressent.

Angèle Jolais pleure. Son père aussi, à elle, est venu, grave et triste; et lui aussi s'en est allé sans rien dire sur sa fille. Braves gens, pauvres gens, habitués aux rudesses de la nature, aux catastrophes, aux récoltes ravagées, et qui baissent la tête devant leur foyer désolé comme devant un champ saigné par la grêle. Qui dira les tristesses de ces silences ? Qui ?

Aujourd'hui, réquisitoire, plaidoirie et verdict.

Georges Claretie.

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Versailles. — L'affaire Patouillard. — On se souvient de l'extraordinaire histoire du commissaire de police d'Enghien, M. Patouillard, qui, pour se faire valoir aux yeux de ses chefs et obtenir de l'avancement, imagina, parait-il, de faire venir des voleurs de Paris, sous la conduite d'un de ses indicateurs nommé David, pour le pincer ensuite en flagrant délit de cambriolage et se procurer ainsi une belle affaire.</

